N° 2478 — 7e Année — CINQ CENTIMES — Mardi 28 Mai 1895

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
ROUBAIX, 26 bis, rue des Ligne, 26 bis
(Place Notre-Dame)
TOURCOING, rue VERTE, 36

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50 — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs — Un an, 24 francs

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

ÉLECTION LÉGISLATIVE
DE LA 4e Circonscription de Lille

Inscrits : 20406 — Votants : 17335
Suffrages exprimés : 17182 — Majorité absolue : 8952

	Inscr.	Vot.	Bonduel	Sohier	Dansette	Desrousseaux
Canton d'Armentières						
Armentières	6815	5234	1147	1218	2705	1058
Bois-Grenier	352	291	36	5	202	38
Capinghem	82	69	42	7	31	19
Chapelle-d'Armentières	1014	828	171	80	569	56
Erquinghem-Lys	641	530	67	19	414	26
Frelinghien	682	456	170	31	115	134
Houplines	1535	1262	316	34	699	207
Prémesques	298	256	88	11	81	74
Canton de la Bassée						
La Bassée	975	850	350	68	56	370
Anbers	544	464	229	...	159	176
Fournes	426	386	203	3	100	75
Fromelles	373	340	59	...	165	121
Haisnes	454	433	27	1	48	86
Herlies	260	231	60	...	42	129
Illies	406	357	116	1	54	185
Marquillies	354	303	27	...	236	47
Sainghin-en-Weppes	777	655	236	3	119	295
Salomé	424	365	112	36	75	139
Wicres	72	68	5	...	11	51
Canton de Quesnoy-s-Deûle						
Quesnoy-sur-Deûle	1311	1086	631	11	208	221
Comines	1596	1416	786	19	299	300
Deulémont	453	385	231	6	30	117
Lompret	193	186	96	7	46	31
Pérenchies	543	452	223	66	53	72
Verlinghem	405	360	150	1	35	171
Warneton	32	29	18	...	9	2
Warneton-Sud	36	31	16	...	8	7
Werwicq-Sud	381	329	158	2	113	55
Totaux	...	...	5746	1632	6162	3912

Il y a ballottage.

En 1893, M. des Rotours, qu'il s'agit de remplacer, avait été élu par 10957 voix contre 3964 à M. Synave, socialiste.

AUX ÉLECTEURS
de la 4e Circonscription de Lille

Mes chers concitoyens,

Vous m'avez donné hier 5746 suffrages.

Je vous remercie de ce témoignage de votre confiance.

Je continuerai, au second tour de scrutin, de tenir le drapeau que le Congrès républicain a mis à l'unanimité entre mes mains.

Vive la République !

Fl. BONDUEL.

Les délégués au Congrès républicain qui ont adopté la candidature de M. Fl. Bonduel, dans la réunion du 8 mai, sont convoqués à une réunion qui aura lieu mercredi, 29 mai, à 4 heures, au Cercle central républicain progressiste, *27 bis, rue des Bouchers, à Lille.*

LA CORRUPTION

Nous prions nos amis de nous signaler tous les actes de corruption auxquels se livrent les amis de M. Dansette, avec détails, noms des témoins, et preuves à l'appui.

Journée républicaine

La journée d'hier marquera dans les fastes du parti républicain.

Pendant que les républicains du Nord affirmaient hautement, à l'Hippodrome de Lille, au Grand-Théâtre, au *Cercle central républicain progressiste*, leur vitalité, leur union, leur solidarité, les électeurs de la 4e circonscription se rendaient au scrutin.

Les orateurs éminents qui avaient apporté à la fête républicaine d'hier le concours de leur éloquente parole, exposaient et précisaient le programme et la doctrine de notre parti.

Et les libres citoyens d'une de nos plus importantes circonscriptions les consacraient de leurs votes, de leur verdict.

Dans ce collège électoral représenté pendant vingt-cinq ans par M. des Rotours, les républicains depuis longtemps n'engageaient plus la lutte.

Le prestige du nom de M. des Rotours semblait invincible.

M. des Rotours a disparu. Et la situation a changé.

Les républicains ont arboré leur drapeau. Ils ont livré le combat avec vaillance, avec énergie, et si la victoire n'a pas, du premier coup, récompensé leurs efforts, du moins peut-on dire que leur candidat, M. Fl. Bonduel, a, pour le second tour de scrutin, toutes les chances de succès.

Oui, cette journée du 26 mai marquera : car elle aura vu, le même jour, s'affirmer la puissance du parti républicain dans le Nord, et s'effondrer une des plus vieilles citadelles de la réaction cléricale.

Dans cette foule immense de républicains réunis hier à l'Hippodrome pour acclamer MM. Léon Bourgeois et Barthou, s'agitaient les mêmes pensées, s'exaltaient les mêmes aspirations.

Les cœurs battaient à l'unisson pour les grandes idées démocratiques que nos illustres amis étaient venus défendre et propager, pour les nobles sentiments dont sont pénétrés tous les républicains de ce pays.

Dans l'éloquent discours, si admirable par la forme et d'une portée philosophique si élevée, qu'il a prononcé hier, M. Léon Bourgeois a, en quelque sorte, résumé et synthétisé le programme républicain de l'heure actuelle.

Il nous a tracé la route et indiqué les étapes à parcourir.

A nous, républicains, de nous inspirer de ces grandes et éloquentes paroles !

A nous d'agir et de poursuivre la lutte contre les adversaires de la République !

Cette magnifique manifestation républicaine doit avoir des lendemains. Et le premier, le plus important, le plus décisif, sera celui où nous aurons fait de la 4e circonscription de Lille une circonscription républicaine, représentée à la Chambre par un républicain.

Georges ROBERT

Congrès Sénatorial

Sur la demande de beaucoup de nos amis qui trouvent le délai qui nous sépare du 29 mai trop court pour la nomination des délégués, la réunion du *Congrès Sénatorial républicain* est reculée de huit jours.

Elle aura lieu, par conséquent, le **Mercredi 5 Juin, à deux heures**, dans la salle du Conservatoire, à Lille.

LA FÊTE RÉPUBLICAINE D'HIER
MM. Bourgeois et Barthou A LILLE

L'ARRIVÉE des conférenciers

MM. Bourgeois et Barthou on la nait devaient arriver de Paris par le rain de midi. Dès dix heures et demie du matin, les rues étaient vivement parcourues par les cercles républicains se rendant drapeaux au vent au rendez-vous au Cercle central rue des Bouchers. Là, rien que une centaine considérable, les amis fidèles de toutes les luttes passées se retrouvent, se félicitant de cette grande fête qui promet de réveiller les courages endormis, de renouer de la longue attitude de ces derniers temps tous les démocrates, tous les progressistes.

Il en est venu de tous les points de la ville et des environs et à onze heures et demie, quand on se dirige vers la gare précédé de la fanfare l'*Union des Intimes*, c'est un cortège imposant où se confondent des représentants de toutes les classes de la société qui traversent les rues.

Nous remarquons parmi les groupes les élèves républicains l'Exemple, l'Union Fraternelle, l'Avenir, l'Union Républicaine, le Cercle Républicain Démocratique de Saint-Sauveur, le Cercle de Lescuyer, la Fraternité de Fives-Saint-Maurice, etc.

Sur la place de la Gare, il y a déjà une foule nombreuse.

M. Lemon, inspecteur principal du Chemin de fer, par une faveur toute spéciale, autorise les délégations et la mise qui a pénétrer sur les quais, pour attendre le train.

Nous avons remis les notabilités politiques réunies à l'intérieur de la gare, MM. Rigaut, vice-président du Cercle central ; Géry Legrand, sénateur-maire de Lille, Glaeys, sénateur ; Dron, député, Herbaut, ancien député, Mariage, Ovigneur, Trélboudaux, Dolcoix, Ronnel, conseillers généraux, Dubreuil, Baeckert-d'Hugo, conseillers d'arrondissement, Gavelle, Bar.e, adjoints au maire de Lille, Wilmy, Cram fa, Cassez, conseillers municipaux, Coutenier, secrétaire général de la mairie, Boisset, Gossart, maire de Malo-les-Bains, Sidevenart, administrateur du Mont-de-Piété, Titren et Louis Lefebvre, administrateurs du Bureau de bienfaisance, Trinquet, conseiller de Préfecture, Tubert, rédacteur en chef du *Dunkerque*, Jean Trystram, etc., etc.

Le train arrive avec trois minutes de retard à midi deux, on s'avance vers les compartiments de première d'où descendent MM. Bourgeois et Barthou à qui M. Géry Legrand souhaite la bienvenue. Ils sont accompagnés de MM. Trystram, Girard, Maxime Lecomte, sénateurs ; Dubois, Guillemin, Lepez, Hayez, Iung, députés ; Guillain, directeur général de la navigation, conseiller général, notre compatriote le colonel du génie Sever, le sous-préfet de Douai.

La musique entonne la *Marseillaise* ; la foule qui a envahi les quais pousse des acclamations qui se répercutent jusque dans la salle des Pas-Perdus et dans la rue de Tournai où la foule est compacte.

Tête nue, MM. Bourgeois et Barthou, visiblement émus par cet accueil enthousiaste traversent les rang pressés de tous les républicains qui agitent les chapeaux et crient sans discontinuer : « Vive la République! Vive Bourgeois ! Vive Barthou ! »

Les landaus découverts attendent ces messieurs et les personnages qui les accompagnent.

Ils y montent et le cortège se forme toujours au mil en de vives acclamations.

La place de la Gare, la rue Faidherbe offrent une triple rangée de manifestants qui poussent des cris républicains.

Quelques jeunes révolutionnaires, si peu nombreux, que nous pourrions facilement compter leurs noms à tous, essayent bien à l'angle du café Buleux de pousser des cris hostiles mais ils sont noyés par des acclamations toujours plus vives.

On arrive enfin devant le restaurant Divoire où les conférenciers doivent déjeuner dans un banquet par souscription auquel assisteront tous les élus républicains du Nord. Les drapeaux rouges s'arrêtent devant la porte d'entrée et la musique exécute la *Marseillaise*.

Après des bravos des cris de vive la République ! M. Bourgeois s'avance vers les délégués du cercle et leur dit :

Je vous remercie de votre accueil enthousiaste. Nous venons assister à une fête républicaine et de première minute vous avez voulu que les drapeaux brillassent sur nos têtes et que nos cœurs battassent des mêmes sentiments républicains. Nous vous en sommes profondément reconnaissants et nous en reportons l'honneur sur la République dont nous sommes les fidèles et dévoués serviteurs.

Le cri de : Vive la République ! résonne de nouveau.

Un groupe d'étudiants poussent le cri de : Vive l'Université, auquel M. Bourgeois répond par celui de : Vive Lille !

Le cortège se dislogue et les conférenciers pénètrent dans le restaurant.

Le déjeuner

C'est dans la salle du premier étage que la table a été dressée. Y prennent place MM. Bourgeois et Barthou, Vel-Durand, préfet du Nord, Géry-Legrand, Bayet, recteur et tous les hommes politiques dont nous avons déjà donné la liste.

Faire l'éloge du menu serait un hors d'œuvre. Le nom de Divoir suffit pour en faire connaître toute la saveur.

Au dessert, M. Géry Legrand présente à M. Bourgeois, M. Signaire-Divoir, le compositeur de musique délicat dont les œuvres ont tant de vogue.

M. Bourgeois, dans un toast pétillant d'esprit remercie ses hôtes, puis à son tour M. Barthou se félicite de l'accueil charmant qui lui est fait à tous deux.

—M. le général Iung veut bien rappeler qu'il est un vieil ami du *Progrès du Nord* auquel il prête souvent le concours de sa plume alerte et républicaine.

M. Ovigneur tient à préciser le but de la fondation du cercle central progressiste qui veut unir, concentrer les forces éparses du parti. Il boit au rétablissement du scrutin d'arrondissement. Pierre Legrand, se sent loin de nous par la maladie : il rend hommage au vice-président M. Rigaut, qu'on trouve toujours sur la brèche, au premier rang des républicains. Il boit aux succès qu'assurera dans l'avenir le cercle dont la d'aujourd'hui assure le premier pas.

M. Bourgeois remercie M. Ovigneur d'avoir devancé l'heure des propos sérieux et d'avoir parlé de la concentrat on républicaine.

La Ligue de l'Enseignement sous l'égide de laquelle M. Barthou et lui viennent parler, devait prêter son concours à l'œuvre d'union qui se fonde à Lille.

Elle pourrait comme le cercle central progressiste la liberté de la pensée pour l'affranchissement définitif du pays. L'éternel ennemi est toujours là qui nous guette et la vieille querelle se perpétue entre les partisans de l'obscurantisme et les défenseurs de la liberté de conscience. L'union, la concentration assureraient aux derniers une complète et définitive victoire.

M. Bourgeois porte un toast à notre vélateur au chef, Georges Robert, qui a mis, dit-il, dans l'organisation de cette fête tant de désintéressement et de modestie avec tant de courage et d'audace.

Il est venu seul, non pas les mains dans les poches mais sur le cœur nous dire : N'y aurait-il pas moyen de faire à Lille de la bonne besogne républicaine ; n'y aurait-il pas moyen de mettre dans tous les yeux des républicains un éclair qui montrât au défilé des nuances un but commun à atteindre.

Nous avons accepté avec empressement et tout à l'heure, à la gare, quand tous ces braves gens nous acclamaient Barthou et moi ils se contentaient de penser que nous avions tous les deux le visage tourné vers le soleil, vers la République.

Le vent qui agitait les drapeaux était pour ainsi dire l'expression du mouvement qui agitait tous les cœurs. Nous étions tous-à-l'heure, devant les républicains lillo s, faire appel à la concentration, les inviter à s'unir sans se préoccuper s'il y a des modérés et des radicaux, mais seulement si tous sont républicains marchant ensemble vers le bien public.

Notre rédacteur en chef Georges Robert, remercie M. Bourgeois des paroles flatteuses qu'il lui a adressées. Il préconise la concentration entre tous les républicains pour faire face à l'action cléricale toujours si ardente dans notre région.

Nous avons besoin de marcher en avant et de grouper les efforts éparpillés. Si nous voulons agir nous reprendrons bientôt toute notre influence.

Il boit à l'union, à la concentration, à l'action républicaine dans le Nord.

M. Barthou se félicite d'être venu à l'appel des républicains du Nord.

Nous aurons tout-à-l'heure, dit-il, l'occasion de faire ce matin honnêtement, loyalement notre pensée. Nous pouvons être divisés sur bien des points, nous sommes d'accord sur celui-ci : faire l'union contre les ralliés à droite, contre les révolutionnaires à gauche. Nous ne sommes d'aucun groupe.

Nous regardons du même côté : Voilà ce que nous dirons aux républicains en leur demandant de faire l'union pour le progrès incessant.

Après quelques paroles du général Iung signalant le danger du parti catholique intransigeant le repas s'est achevé au milieu d'une cordialité parfaite égayée par les saillies spirituelles de plusieurs convives

A deux heures et demie, on se séparait pour se rendre à l'Hippodrome.

A L'HIPPODROME

Dès trois heures, la vaste salle de l'Hippodrome est remplie d'une foule compacte. Tout ce que Lille compte de républicains est venu entendre l'éloquente parole de MM. Bourgeois et Barthou.

Sur l'estrade nous remarquons MM. Trystram, Girard, Cleeys, Maxime Lecomte, Evrard-Eliez, Dron, Hayez, Lepez, Coget, Dubois, Iung, Weil-Mallez, Sirot-Mallez, députés ; Herbaut, ancien député, Bayet, Dumasières, Guillain, Basquin, Mariage, Ovigneur, Sirot, Gavelle, Barbe, Moy, Ollivier, Grosier-Darragon, Lucs, Cann saint, Cramette, Brackers d'Hugo, d'Hoogue, Dugardin, Nigeon, etc., etc.

A trois heures 45, MM. Bourgeois et Barthou arrivent accompagnés de MM. Vel-Durand et Géry Legrand.

La fanfare l'*Union des Intimes* joue la *Marseillaise*. Toute la salle debout salue par une ovation frénétique les deux orateurs. Depuis bien longtemps nous n'avions assisté à une telle explosion d'enthousiasme républicain.

C'est après plusieurs minutes seulement que le calme se rétablit.

Allocution de M. Géry Legrand

Au milieu du plus profond silence, M. Géry Legrand, sénateur-maire de Lille prononce une allocution dans laquelle il présente les orateurs MM. Bourgeois et Barthou.

« La Corcle central républicain progressiste, dit-il, a fait appel aux vaillants députés, MM. Bourgeois et Barthou pour venir parler devant les républicains de Lille. Je les remercie de l'honneur qu'ils nous ont fait. (Applaudissements répétés, cris : Vive la République !)

Le citoyen Devernay, un brailard du Parti collectiviste, qui avait réussi on ne sait par quel moyen, s'a introduire dans la salle de l'Hippodrome, crie de sa place : Vive la vraie République !

Un tumulte s'ensuit, les interpellations se croisent, finalement le silence se rétablit au bout de quelques instants. La parole est donnée à M. Bourgeois.

Discours de M. Bourgeois

Au nom de la Ligue Républicaine de l'Enseignement, dit-il, je remercie le Cercle Central Républicain de Lille de l'honneur qu'il nous a fait à mon collègue Barthou et à moi en faisant appel à notre concours. J'étais certain que notre parole serait entendue parce qu'elle est l'expression de la vérité !

—Vive la République sociale s'écrient encore une fois deux ou trois énergumènes disséminés au pied de l'estrade.

—Vive la république des républicains s'écrie à son tour M. Bourgeois au milieu d'applaudissements frénétiques.

... C'est celle-là, dit-il, que nous voulons défendre aujourd'hui contre tous ses adversaires masqués ou démasqués.

En s'adressant à la Ligue de l'Enseignement, le Cercle central républicain a eu un double but : 1° Démontrer que toutes les réformes sociales qu'elles soient ne sont possibles qu'à la condition qu'elles soient précédées de réformes de l'intelligence individuelle ; 2° Il y a entre les républicains modérés et avancés des idées communes, un but commun, la grandeur et la prospérité de la République. Peu m'importe leurs divergences, ils ont leurs idées sont sincères, et leurs aspirations vers le progrès républicain sont manifestes. La République est le gouvernement de tous et le moyen de tous les progrès les détails de fonctionnement de ce gouvernement; ce qu'il faut c'est le groupement de toutes les initiatives et de toutes les bonnes volontés. C'est lorsqu'il s'agit de l'intérêt général que toutes nos divisions disparaissent, pour faire place à l'accord de tous en face des dangers nombreux qui nous menacent.

Je me rappelle, dit-il, à ce sujet, une anecdote qui m'a été contée par M. Jean Macé. Plusieurs voyageurs visitant une contrée, entraînés un peu loin par la beauté des sites qu'ils contemplaient, s'égarèrent au milieu d'un carrefour. Le brouillard qui s'élève à ce moment les empêcha de distinguer la bonne route. Les avis furent partagés, l'un voulait retourner sur ses pas pensant retrouver le chemin qu'ils avait coudoiés à l'endroit où ils se trouvaient, l'autre voulait aller au hasard, devant lui, espérant que le bon chemin se dresserait tôt ou tard à ses yeux.

Faisons mieux, dit un troisième, tâchons de gagner ce sommet que nous apercevons là-bas, et de là nous distinguerons peut être la route qui nous permettra de sortir de notre situation difficile. Ce conseil fut écouté. Tous firent leurs efforts pour atteindre le sommet désiré, et quand ils y arrivèrent ils étaient radieux. Et effet, le chemin qu'ils cherchaient avec tant de peine se déroulait à leurs pieds et ils n'eurent plus dès lors qu'à le suivre pour arriver à leur point de départ.

Tenant à nous, messieurs, faisons de mêmes élevons-nous vers ce sommet élevé, nous y puiserons des idées généreuses et sublimes ; sortons de notre angle les obstacles quels qu'ils soient qui pourraient nous diviser, et bientôt nous apercevrons la route praticable qui nous conduira au but définitif. (Applaudissements répétés. Cris : Vive Bourgeois ! Vive la République!)

Discours de M. Barthou

Messieurs,

Lorsque M. Robert, dont je me plais à louer devant vous, le dévouement profond aux idées républicaines, m'a demandé de venir au milieu de vous, je n'ai pas hésité un seul instant.

Un homme politique, quel qu'il soit, se doit à ses concitoyens, à ceux qui ont les mêmes pensées que lui : il doit se dévouer à toute œuvre ayant un caractère républicain.

Vous avez entendu le cri de vive la vraie Démocrate ! La seez-moi à mon tour vous crie : « Vive la vraie République, celle qui s'inspire des accents sublimes de notre *Marseillaise*, celle qui, après un siècle écoulé, trouve son point d'appui inébranlable dans la révolution, celle qui, par l'union de tous les républicains, fera de la démocratie le gouvernement de tous et par tous.

Cette République, quelques clameurs insolites qu'on fasse entendre, nous avons la volonté de l'opposer à cette République d'hier qu'on voudrait nous imposer et qui n'est que le produit abâtardi de tous les régimes déchus.

Nous l'opposerons, par notre volonté et nos efforts communs à la République cléricale, qui veut chasser les anciens, les vrais républicains.

Fermement attachés à nos principes, nous l'opposions aux chimères et aux utopies, qui sont la négation du droit légal et du suffrage universel.

C'est dans cet esprit que, venu au milieu de vous, escorté par l'unanimité de la représentation républicaine du Nord, je me réjouis de voir cette réunion produite par un homme sympath que par le caractère, admirable par le talent.

Cet homme dont je m'honore d'être depuis longtemps l'ami personnel, a rendu à la République d'innombrables services : il n'en est pas de plus utiles que ceux qu'il a rendus à l'enseignement populaire.

Dans le cortège qui nous acclamait, se trouvaient des étudiants dont les acclamations n'étaient que l'expression de la reconnaissance républicaine, après un rendez-vous à Bourgeois à l'enseignement. Ces services ont été consacrés d'une manière éclatante.

Après la décès de M. Jean Macé, M. Bourgeois a été appelé à présider la Ligue de l'enseignement. C'est au nom de cette ligue que je viens au milieu de vous; elle est pour moi une vieille connaissance. Je me suis rendu depuis quelques jours à étudier son histoire, et j'ai pu, plus que jamais, apprécier ce que peuvent dans un pays de liberté, la logique des intentions et le courage d'un homme lorsqu'il s'appelle Jean Macé ou Léon Bourgeois.

Au lendemain de 1848, M. Jean Macé, électeur et polémiste, appelait les réformes, de toute l'ardeur de sa jeunesse, de toute la générosité de ses sentiments démocratiques.

La révolution de 1848 donna brusquement au peuple le suffrage universel. Jean Macé se demanda si le peuple brusquement investi de ce droit sans y être préparé n'allait pas, dans son inexpérience, se jeter dans les bras d'un sauveur improvisé. Je ne ferai pas d'historique à ce propos : vous connaissez la vérité sur le guet-apens du 2 décembre.

Il fallait donc instruire ce peuple, Jean Macé se retira en Alsace, où il ouvrit des éducateur, écrivant de nombreuses brochures, multipliant ses efforts.

En 1869, il fondait l'association des bibliothèques communales du Haut-Rhin; aussitôt se manifesta l'opposition de ceux qui furent nos adversaires d'hier, qui sont nos adversaires d'aujourd'hui et seront nos adversaires de demain. Fait très remarquable ! Jean Macé fut appelé « assassin d'âmes » par un curé du département. Cet homme qui voulait l'instruction du peuple, qui voulait le plein développement de toutes les activités, de toutes les intelligences, était insulté par ceux qui bessent leur autorité sur l'éternelle ignorance et l'éternelle servitude.

En 1866, Jean Macé se trouve à Liège. La Belgique se trouvait à ce moment au point de vue scolaire, régie par la loi de 1842, qui équivalait à la loi française de 1850 et dont la formule est celle-ci : le curé à l'école.

La Ligue de l'enseignement protesta contre l'institution de l'Église dans les affaires scolaires. Jean Macé publia dans l'*Opinion libérale* des articles de protestation.

Son appel fut entendu, et les trois premiers conférencier pour cette œuvre de propagande démocratique l'eront trois ouvriers.

Je ne crirai pas la Ligue dans son développement, étape par étape ; cela m'entraînerait trop loin. Je vous rappellerai seulement qu'en 1870 la Ligue manifestait déjà utilement son action, lorsque la guerre arrêta son développement. Je dois le devoir de faire allusion à cette guerre funeste à propos de la Ligue, fondée en Alsace-Lorraine. Gambetta disait, après les événements de 1871 qu'il fallait « se consoler » mais non pas « parler jamais. Laissez-moi vous dire toutefois que nous avons conservé au cœur le patriotisme de certaines espérances indomptables.

Le grand citoyen dont je viens de prononcer le nom, lui qui avait défendu intrépidement le sol de la patrie, aussitôt ce cri : Il faut nous débarrasser du passé, il faut refaire la France. Pour cela, il fallait tout sacrifier à l'instruction du peuple, grâce à laquelle le suffrage universel est la force des vaincus.

La République, dans la lourde tâche qu'elle a entreprise, a pensé que l'instruction du peuple devait être sa première et principale préoccupation.

L'orateur entre alors dans le vif de son sujet et fait l'historique de cette ligue des l'enseignement. Il en montre l'intérêt si manifestes et qui devait prendre par la suite une telle extension que les pouvoirs publics eux-mêmes s'en alarmèrent.

« On était en 21 mai 1872 et la coterie réactionnaire alors au pouvoir faisait des efforts désespérés pour étouffer dans l'œuf cette association dont le but était l'entière instruction des petits, des humbles. Le 9 juin 1872 une pétition qui devait être remise à l'Assemblée nationale se couvre de 917,701 signatures ; six mois plus tard, le 6 janvier 1873, la ligue de l'enseignement présentait encore une pétition couverte de 1,270,000 signatures, fait un que dans l'histoire de notre pays.

A partir de cette époque, le développement de la ligue marche de pair avec le développement de la troisième République. La gouvernement du 24 mai s'était déclaré l'adversaire irréductible de la ligue et à cette époque un ministre important à la Chambre parlait du député de la Seyche, cas déclarer que cette association faisait distribuer un certain livre dangereux pour l'ordre social. Or, saît-on quel était cet ouvrage si dangereux ? c'était la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, proclamés par la Révolution française de 1789. (Triple salve d'applaudissements sur tous les bancs.)

En 1881, au Congrès de Paris, près du parc Gambetta, celui-ci constatant les progrès immenses réalisés par la Ligue de l'enseignement, disait en s'adressant aux fondateurs : « Vous avez bien mérité de la patrie française ».

L'année suivante, les résultats sont plus éclatants encore ; le 28 mars 1882, les derniers efforts de cette association sont couronnés de succès : la Chambre des députés vote la loi sur l'enseignement obligatoire, gratuit et laïque. (Applaudissements.)

Rendons justice à celui qui a toujours servi loyalement la République. Les hommes qui depuis cinq ans était en butte aux sarcasmes et aux calomnies des adversaires de cette loi qu'ils nommaient loi scélérate; à l'homme enfin dont l'éloquence sera toujours reconnaissante pour l'ardeur qu'il a déployée pour faire aboutir cette loi, l'honneur de la troisième république, j'ai nommé Jules Ferry. (Applaudissements prolongés. — Cris : Vive F r y !)

Le parti républicain a donc eu ses efforts couronnés par la loi de 1882. On voit se mettre d'aut la sapar dans sa base ; en n'est pas à l'obligation de la loi scolaire qu'on en veut. Qu'est-ce l'attaquer ? c'est la laïcité, c'est la neutralité de la loi qu'on veut abroger. Quels sont ses adversaires ?

Depuis trois ans, une nouvelle classification s'est établie entre les partis.

En 1892, un pape eut conscience qu'une tactique nouvelle s'imposait à lui ; il inaugura, par une encyclique, les catholiques français à accepter la forme républicaine. Quelques démocrates peut-être se sont laissés abuser par cette manœuvre.

C'est qu'ils ont oublié que laisser le pape intervenir dans nos affaires intérieures, c'est manquer à toutes les traditions de notre pays, c'est nobiler l'histoire de la monarchie cléricale qui a lutté contre la papauté : c'est aussi nous réserver des mécomptes, car nous ne savons pas si un pape ne viendra pas demain, commandant aux catholiques de s'insurger contre la République.

Soyons donc fidèles à nos traditions, car nous avons la ferme volonté de gérer nous-mêmes les affaires de notre pays. Ne croyez pas, citoyens, que j'aie voulu en vous parlant ainsi, obtenir un succès facile : j'ai la conscience de la responsabilité que j'engage, et c'est en parfaite connaissance de cause que je prononce de telles paroles devant la démocratie lilloise. Je le répète, je suis convaincu que nous nous trouvons en présence d'un danger, le plus grand que nous ayons cours depuis l'échauffourée boulangiste. Souvenons-nous des paroles du comte de Mun, au lendemain de l'encyclique de 1892 : résolu, disait-il, à suivre les conseils du pape, il voulait se placer sur le terrain constitutionnel.

Plus tard, on a vu les mêmes formules, mais avec une précision plus saisissante et plus pénétrante. Notre programme, écrivait le comte de Mun, est aujourd'hui ce qu'il était hier, nous voulons la révision de la loi scolaire, car nous voulons que la loi assure l'éducation chrétienne des enfants du peuple. Nous demandons également l'abrogation de la loi sur le divorce, de la loi militaire, le retrait du décret de dissolution des congrégations religieuses. Nous voulons rendre à Dieu sa place, au clergé son influence.

Et je demande de vous dire, messieurs, que si nos adversaires demandent à entrer